

*Mensonge
et maladie mentale*

DU MÊME AUTEUR
AUX ÉDITIONS ALLIA

La Réification

JOSEPH GABEL

*Mensonge
et maladie mentale*



ÉDITIONS ALLIA

16, RUE CHARLEMAGNE, PARIS IV^e

2016

Le présent ouvrage est le texte d'une conférence prononcée en 1966 à la Faculté des lettres de Rabat. Il a été publié pour la première fois dans le volume *Idéologies* (Paris, éditions Anthropos, 1974).

© Éditions Allia, Paris, 1995, 2016.

EN fait le titre de cette étude devrait être “Signification psychopathologique du mensonge”. Avant d’aborder le sujet proprement dit, j’aimerais consacrer quelques lignes – peut-être un peu plus – à définir ce que c’est que la psychopathologie. Il existe des choses dont tout le monde parle et qui sont pourtant singulièrement difficiles à définir. C’est le cas du concept de “maladie”. Tout le monde sait ce que c’est que d’être malade; on a consacré plusieurs ouvrages au problème de la délimitation exacte du pathologique par rapport au normal, sans toujours y parvenir. Il en est de même de la psychopathologie. La plupart des auteurs ont “leur” définition de la psychopathologie, définition qui éclaire un aspect du problème généralement en rapport avec les préoccupations personnelles de l’auteur.

Ainsi selon Henri Ey – sans doute le plus grand psychopathologiste français contemporain – la psychopathologie est essentiellement une *pathologie de la liberté*. C’est une définition

très belle, très profonde, mais qui correspond de prime abord à un fait banal : les hôpitaux psychiatriques sont pratiquement les seuls où le traitement implique une perte parfois temporaire de liberté. Ce sont là, en fait, des hôpitaux-prisons qui hébergent par ailleurs constamment une population para-criminelle que le jargon asilaire désigne par le nom de “médico-légaux”. Mais cette constatation banale n’est que l’une des dimensions de la définition d’Henri Ey qui est en fait autrement profonde. Le malade mental est comme écrasé par sa maladie ; cette dernière lui apparaît souvent comme une puissance étrangère et je ne vois ici qu’une œuvre littéraire pour donner une approximation valable du climat de cette époque mystérieuse où s’installe le délire : l’œuvre de Kafka et en particulier *Le Procès* et *Le Château*. Le malade le plus grave – un cardiaque, un cancéreux –, garde vis-à-vis de sa maladie au moins deux libertés essentielles : celle de comprendre et celle de mépriser. On a vu un célèbre clinicien d’autrefois – le professeur Nothnagel – dictant sur son lit de mort le récit subjectif de son agonie ; j’ai vu moi-même dans

des hôpitaux de très grands malades faisant des plaisanteries sur leur maladie. Quant à la folie, elle peut être sublime et je n'hésite pas à affirmer – les surréalistes seront de mon avis – que le délire est une des expériences esthétiques les plus valables de l'homme. Mais on imagine mal un délirant dicter la description de son expérience à une tierce personne ; je n'ai jamais vu un malade mental plaisanter sur sa maladie, pas même ces maniaco-dépressifs dont tous les psychiatres redoutent l'esprit caustique. Le malade ordinaire fait corps avec sa maladie et pour cette même raison il lui est possible de s'en tenir à distance. Aux yeux du malade mental sa maladie apparaît comme quelque chose d'extérieur, d'opaque, de redoutable, dont il est impossible de se distancer. On peut "mourir debout" même quand on est sur un lit d'hôpital, mais le malade mental c'est quelqu'un qui, selon l'expression d'un psychiatre allemand, a "perdu la station debout"¹.

1. Le terme "Standverlust" (assez difficile à rendre en français) a été utilisé pour la première fois par le psychiatre allemand K. Kulenkampff pour caractériser un

Le deuxième caractère de la maladie mentale c'est que le malade mental est *seul*. Je suis en ce moment en train de constituer le type idéal de la maladie mentale – ceci dans le sens que donne Max Weber à ce terme –, c'est-à-dire un modèle idéal dont tous les éléments ne se retrouvent pas avec la même intensité dans tous les cas.

Les deux traits que je viens d'évoquer – la perte de liberté et la solitude – sont caractéristiques de la schizophrénie, mais tous les malades mentaux et beaucoup de névrosés sont des êtres esseulés. Il y a étonnamment peu d'amitié entre malades en milieu asilaire alors que les sanatoria de tuberculeux sont souvent foyers de l'éclosion d'amitiés parfois plus ou moins particulières. Le tuberculeux chronique est parfois un être égoïste; le malade mental serait plutôt un égocentrique. Je n'ai pas besoin d'expliquer ici la différence entre ces deux termes: l'égoïste se soucie de ses seuls

aspect de l'univers des schizophrènes. Je crois que bien d'autres aspects de l'aliénation aussi bien individuelle que collective sont, en fait, des formes de *Standverlust*.

intérêts, l'égoïsme est un phénomène *moral*; l'égocentrique se croit le centre du monde, l'égocentrisme est, avant tout, un phénomène *logique et ontologique*. Avec l'égoïste le dialogue reste possible; convainquez-le qu'il défend mal ses intérêts bien compris, et il changera d'attitude. Avec l'égocentrique il n'y a pas de dialogue possible car pour le convaincre il faut redresser la distorsion des coordonnées logiques de son existence. L'enfant est égocentrique, car sa maturation n'est pas encore parvenue au stade du dialogue, le malade mental est également souvent égocentrique, car il a perdu secondairement le sens du dialogue, le sens de la rencontre, selon l'expression d'un représentant de la psychiatrie phénoménologique, le professeur allemand von Baeyer.

Qu'est-ce que l'égocentrisme des malades mentaux? Je prends un exemple à la fois imaginaire et banal, intéressant seulement de par sa valeur heuristique. Une personne délirante – disons plutôt pour être précis: "pré-délirante" – se promène dans la rue. Elle rencontre coup sur coup deux personnes vêtues de noir. Elle en conclut que ses ennemis

en veulent à son existence et elle voit dans cette rencontre le signe destiné à lui faire comprendre l'imminence de sa fin. Il y a dans sa démarche une certaine logique, mais cette logique est radicalement faussée par le fait qu'elle considère son Moi comme le centre de l'univers. La logique du malade mental est donc une logique qui fonctionne dans le vide. C'est une logique d'autant plus "logique" que le vide qui constitue son milieu n'exerce nulle influence sur le cheminement autonome de la pensée, de même que la chute libre des corps est elle aussi plus typique, plus "conforme à la règle" lorsqu'elle a lieu dans le vide. Dans son *Histoire des États-Unis*, André Maurois raconte qu'après la conclusion de la Paix de Paris qui allait consacrer l'indépendance américaine, un homme d'État anglais aurait déclaré qu'il ne fallait pas attendre de lui que les *événements modifient ses convictions*, et Maurois d'ajouter non sans ironie : "Ce pauvre homme, ne se doutait pas qu'il venait de donner une excellente définition de la folie." "Le fou, dit Chesterton, n'est pas quelqu'un qui a perdu la raison, mais quelqu'un qui a tout perdu *sauf la raison.*"

Revenons un instant sur cette rencontre. Notre délirant a rencontré deux messieurs en noir, mais le fait de la rencontre en tant que phénomène interhumain est ici comme écrasé par la signification subjective projetée sur les personnes rencontrées. C'est là un phénomène très général; le délirant est incapable de rencontre; il rencontre son propre délire, il *se rencontre lui-même*. Sa folie – c'est très net dans la psychose hallucinatoire – est essentiellement une illusion de rencontre. Nous retrouvons cette notion d'"illusion de rencontre" dans un tout autre domaine, celui de la pathologie sexuelle; avec la schizophrénie, le fétichisme est sans doute l'affection la plus intéressante pour le philosophe, sinon pour le psychiatre. Notez que je ne suis pas en train de faire en ce moment un travail de psychiatre, mais précisément un travail de philosophe: j'essaie de dégager un type idéal de la maladie mentale et de répondre à l'aide de ce type idéal, à cette question angoissante: "Quelle est la signification anthropologique de l'existence de la folie dans le monde?"

La capacité de rencontre est une donnée anthropologique primordiale et la question se

pose de savoir pourquoi certains êtres en sont privés. Dans le fétichisme sexuel la dégradation de la rencontre est évidente. Aimer un objet c'est se refuser au dialogue. Mais le phénomène est moins rare qu'on ne le pense et tous ses protagonistes sont loin de se trouver dans les asiles. Tous les hommes aiment "posséder" une femme, toutes les femmes aiment "avoir" un homme. Combien y en a-t-il dans les deux sexes prêts à assumer loyalement un dialogue d'égal à égal? Là encore le fétichisme pêche surtout par excès de logique; il tire les conclusions extrêmes d'une situation dont le terme consacré de "possession amoureuse" souligne le caractère général. Dans un ouvrage célèbre, Gabriel Marcel a opposé la sphère existentielle, celle de l'"être" à celle de l'"avoir". Notre vie amoureuse est encore actuellement partagée entre ces deux sphères. Des sociologues se sont penchés sur le problème de la structure probable de la vie sentimentale des générations à venir. Il faut souhaiter que cette structure soit marquée par un déplacement d'accent de l'"avoir" vers l'"être": un personnalisme de la vie amoureuse. Dans une société

entièrement désaliénée des aberrations comme le donjuanisme – la femme considérée comme objet – ou comme le fétichisme – l'objet promu au rang de femme – ne devraient pas normalement trouver leur place.

Enfin, la maladie mentale – de façon générale l'aliénation individuelle ou collective –, implique presque obligatoirement une dégradation de valeurs, une dévalorisation du monde propre du malade. Dans le cas du fétichisme cette dévalorisation me paraît évidente. Ervin Strauss considère que toute perversion sexuelle a pour base une forme de dévalorisation. Je ne saurais ici entrer dans les détails de cette question, mais je lui donne volontiers raison.

Mais il n'y a pas que le fétichisme sexuel comme exemple de cette dévalorisation. Le schizophrène, le maniaco-dépressif en constituent des illustrations non moins valables. Si le schizophrène catatonique reste figé comme une statue, c'est que nulle valeur ne sollicite son action; si le maniaque s'agite de façon incohérente, s'il assomme son entourage par son ironie, ses calembours, son instabilité, ses airs de supériorité, c'est que lui aussi est privé